Un tour en Phrygie en 1908

Julien Zurbach

▶ **To cite this version:**

Julien Zurbach. Un tour en Phrygie en 1908. 2021. halshs-04052976

HAL Id: halshs-04052976
https://shs.hal.science/halshs-04052976

Submitted on 30 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hypotheses

Ope
To

REGARDS CRITIQUES

Un tour en Phrygie en 1908

PAR JULIEN ZURBACH · 02/09/2021

En juin 1908, Theodor Wiegand, fouilleur de Priène, Milet, Didymes et Samos, accepte d'écrire la partie archéologique d'un guide destiné aux voyageurs du train récemment construit entre Constantinople et Konya[1]. S'ensuit un voyage épique à travers la Phrygie. Nous connaissons cet épisode par une lettre de Marie Wiegand à sa mère, écrite depuis Arnavutköy, quartier de Constantinople où habitait la famille. Cette lettre est publiée in extenso par G. Wiegand dans *Halbmond im letzten Viertel. Briefe und Reiseberichte aus der alten Türkei von Theodor und Marie Wiegand 1895 bis 1918*, Bruckmann, Munich, 1970 – qu'on pourrait rendre par *Dernier croissant de lune. Lettres et notes de voyage dans l'ancienne Turquie par Theodor et Marie Wiegand* ; livre superbe et trop peu lu en France, donnant une vision claire et attachante en même temps de l'Empire ottoman avant et pendant la Première guerre mondiale, ainsi que de la réalité de l'exploration archéologique à cette époque. On en donne quelques extraits (traduction JZ ; orthographe des noms de lieux actualisée).

Les tombeaux phrygiens dont il est question ici, au nord d'Afyon-Karahisar, sont bien connus, notamment le site qu'on appelle couramment 'ville de Midas' car on y trouve une dédicace d'un Midas. Des travaux importants y furent notamment menés par Albert Gabriel, premier directeur de l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul, à partir de 1936[2]. On pourra voir le livre illustré de Dietrich Berndt, *Midasstadt in Phrygien. Eine sagenumwobene Stätte im anatolischen Hochland*, Mayence, Zabern, 2002.

Ce court moment en Phrygie est dédié à Claude Brixhe, grand amoureux de l'Anatolie et de son peuple, disparu en mars 2021.

Mme Wiegand à sa mère

Arnavutköy, 25.6.1908

Nous voici de retour depuis deux jours, accueillis par l'enthousiasme et les questions des enfants, et je peux donc désormais te raconter à toi aussi ce voyage assez extraordinaire. Nous sommes d'abord allés à Konya, avec une nuit à Eskişehir. Tout le plateau a été victime d'une sécheresse de plusieurs semaines, les champs n'étaient pas hauts de deux coudées qu'ils jaunissaient déjà, avant même que les

épis ne pointent hors des herbes. Les paysans, y compris les Turcs, avaient depuis des semaines déjà organisé des prières dans les champs, et on craignait partout que la cherté ne cause une vraie disette cette année. Le jour même où nous montâmes sur le plateau, le ciel se couvrit, il fit plus frais, et vers le soir il se mit à pleuvoir à verse sur Eskişehir, et cela continua toute la nuit. C'est ainsi que nous dûmes traverser de grandes flaques boueuses pour arriver à notre petit hôtel, puis au train, en nous réjouissant des visages heureux et de la verdure plus nette du paysage le jour suivant, lorsque nous partîmes vers Konya. Partout le long de la voie, les arbres plantés autour des gares ont atteint une belle taille, et tout apparaît soigné et ordonné. Eskişehir avec ses ateliers et ses hangars à locomotives fait grande impression, si loin vers l'intérieur du pays. J'ai souvent pensé à ce que père se serait réjoui du progrès en marche[3]. A Konya se trouve un joli hôtel de la gare, et tout n'y était qu'aller et venues d'une foule vivante, travaillant à l'irrigation de cette grande plaine ou déjà à la continuation de la voie ferrée. Nous y sommes restés deux jours, ce qui nous permit de faire le tour des endroits où les travaux ont déjà commencé, en compagnie d'un ingénieur, pour y examiner ce qu'on y trouve comme antiquités. (Le voyage continue vers Afyon et Ayazin) Le retour se fit en pleine nuit, et avec des regards inquiets vers le ciel chargé de nuages ; car le jour suivant, c'est à cheval qu'il faudrait continuer, loin du train et de ce qu'on appelle les zones civilisées. Nous passâmes la nuit dans un wagon de fonction mise à disposition par la compagnie ferroviaire pour ce parcours dans des endroits isolés ; et comme, dans cette gare lointaine, il n'y avait absolument rien, et que nous avions par étourderie la veille au soir donné notre dernier pain à quelques chiens affamés, nous avons mangé certaines des conserves que nous avions avec nous, en nous en remettant aux villages que nous allions traverser le lendemain. Au matin, il faisait frais et couvert, et après quelque agitation toute la compagnie se mit en marche. Theo et moi, le pasteur[4], notre domestique allemand Albert, un gendarme, un paysan turc comme guide, et deux chevaux de bât avec lits de camp, tentes, conserves, appareils[5], etc. Une bien belle compagnie ! Sans grande difficulté, on suivit un petit lit de rivière humide, où nous vîmes nombre de huppes[6] et où un cheval alla se rafraîchir avec les lits de camp ; toujours au petit trot, on arriva au premier tombeau royal phrygien, près d'Arslantaş (au nord d'Afyon). Deux énormes lions affrontés, en bas-relief, s'y tiennent debout au-dessus d'une petite entrée, qui est à au moins 5 mètres au-dessus du sol, entourés de rochers raides, solitaires, sauvages, et aucune habitation ni d'un côté ni de l'autre. De là on passa à d'autres façades semblables ; toutes n'avaient pas de chambre funéraire, et elles étaient donc parfois de simples décors. L'emplacement de l'entrée était alors simplement signalé par une surface plane, et d'ailleurs toute la surface du rocher est très bien aplanie, presque polie et s'est au long des siècles colorée de noir ou de gris. Nous en vîmes un à moitié enterré, couvert de motifs de tresse, un autre, brisé par un tremblement de terre, où l'éparpillement des gros blocs laisse deviner un lion et par-delà le fronton de l'entrée de la chambre. Et toujours on repartait au petit trot à travers les forêts de grands pins, montant et descendant, passant devant de longues caravanes de ces petites voitures à bœufs si particulières, avec leurs roues pleines en lourd bois de chêne, qu'on reconnaît de très loin à leur bruit original. C'était souvent comme un son de cloches désordonné, parfois comme des animaux sauvages. Quand on les rencontrait, ces charrettes étaient toujours chargées de beaux troncs d'arbres épais ou de planches, qu'on transportait jusqu'au train dans des voyages de plusieurs jours. On n'avance pas pendant plus de trois heures par jour, et ensuite on détache les bêtes, on les laisse paître, on forme le cercle avec les charrettes, on s'y assemble autour d'un feu de bois, et qui s'approche alors après la tombée du jour pourrait facilement se croire au temps des grandes invasions. L'incroyable richesse en bois de cette région et l'absence

jusqu'à récemment de toute autre culture se voit encore dans nombre d'us et coutumes. Ainsi les gros seaux aux puits sont d'une pièce, creusés dans le tronc d'un arbre ; les cruches à eau qui pendent à chaque charrette et que les travailleurs emportent aux champs sont elles aussi taillées dans une pièce de bois, avec les anses doubles, le col et le bec – seul le fond est rapporté, fait de bois de racine ; les maisons sont faites de gros troncs ronds, les espaces bouchés par de la mousse ou de l'argile, et ont des toits en bois, tant et si bien qu'on se croirait dans le plus reculé des vallons alpins ; même les limites de champs sont d'énormes troncs, auxquels on laisse quelques branches pour qu'ils ne roulent pas, et c'est ainsi, tronc après tronc, que ces espèces de monstres à pattes s'alignent le long des chemins. Il faut t'imaginer un paysage on ne peut plus sauvage. Monts et vaux, prairies et champs, haute forêt primaire, déjà bien dégagée par endroits, et voilà qu'au milieu se dressent les rochers comme de vieux châteaux avec tours et murs, ici blanc de neige comme un vaste camp de tentes, ici monstres ruminants étalés de tout leur long, aux formes indistinctes. Nous passâmes des heures à cheval, sur la crête puis en bas dans un vallon, où se trouvaient quelques scieries provisoires. L'eau y arrive par des troncs évidés et, pour mettre l'entonnoir d'arrivée assez haut, on construit un échafaudage comme les enfants en font en cubes de bois, mais celui-là est à dix mètres de haut. Enfin on fit une petite pause de midi, mais sans pain, car dans les villages traversés on n'en avait pas. Les gens n'y font cuire que le soir quelques pains plats, tout noirs, qu'on mange tout chauds dès qu'ils sortent de la cendre. Ce n'est qu'au coucher du soleil que nous arrivâmes au village le plus haut, Yazılıkaya, où nous allions passer la nuit. C'est un village tcherkesse, à près de 1400 m de haut, au pied des rochers. Ces gens ne sont arrivés là que récemment, et portent encore le costume du Caucase ; ils ont des armes magnifiques que chacun se fait une fierté de montrer, et chacun de ceux à qui nous avons parlé regrette d'être parti. Ils vivent maintenant dans leurs cabanes en rondins, juste au pied du plus beau des tombeaux royaux phrygiens, celui de Midas, qui s'élève majestueux au-dessus des petites huttes, une façade dorée toute droite, couverte de motifs en tresse, en haut un beau fronton, en bas une fausse porte dégagée dans la plus haute arête de la roche, avec une vue dégagée sur le plateau, les champs et les forêts. A l'entrée ce furent d'abord les chiens du village qui nous tombèrent dessus et rendirent les chevaux nerveux et les habitants attentifs. Les anciens du village arrivèrent et nous saluèrent, les enfants nous entouraient, et quand après le coucher du soleil nous allâmes vers le bas du village pour prendre nos quartiers, le propriétaire de l'auberge était déjà en train de balayer la chambre et d'y faire du feu. C'était une petite chambrette, qui appartenait au village et servait à héberger les visiteurs, de telle sorte que nous installâmes d'abord la tente que nous avions apportée – sur le toit plat et couvert d'herbe de la maison voisine. Mais il faisait bien froid, la tente était bien aérée, et nos couvertures étaient prévues pour un climat plus chaud. Une fois assis par terre dans l'*oda*[7], autour du feu de bois, et une fois qu'on eût pris le souper, sans que les animaux tant redoutés de l'Asie mineure ne nous aient rendu visite, on ramena donc les lits à l'intérieur, on abandonna la tente à son destin nocturne et on rampa tous les quatre dans la chambrette, où on dormit de tout son soûl jusqu'à l'aube. L'un et l'autre paysan vint encore ce soir-là, d'un air soucieux, et après avoir enlevé ses chaussures sur la planche de l'entrée, se glissa parmi nous. La conversation se faisait ensuite aussi bien qu'on pouvait, en turc, et au milieu le Tcherkesse roulait une cigarette, puis une autre, les léchait pour les refermer puis les jetait sans un mot aux deux messieurs. Ce sont les vaches qui nous réveillèrent le matin, car il y avait une étable sous notre chambre et on les en faisait sortir. On finit aussi par se lever, et sans vergogne, garçons et filles enfilèrent leurs chaussures, refirent leur col, se lavèrent visage et mains et se brossèrent les dents. Toilette bien suffisante ! Ce matin-là on retourna

à pied au tombeau de Midas, puis à un autre non loin de là, tout aussi beau mais moins grand, puis là-haut sur l'acropole avec ses escaliers et ses autels creusés dans la roche, ses trônes et tant de choses étranges encore mal expliquées, et tout cela fut soigneusement photographié. A huit heures nous étions à nouveau sur nos rosses et au trot, pour revenir au train par un autre chemin. Ce jour-là il y eut encore quelques tombeaux, notamment un très charmant, taillé comme un petit temple dans la roche, avec antichambre et joli chapiteau. Notre hôte tcherkesse fit un bout de route avec nous et nous fit quelques beaux numéros d'équitation, puis nous reprîmes notre marche, en montant et en descendant, pendant des heures, à travers la montagne, sur des chemins souvent bien raides et dans une haute forêt sauvage, avec une belle vue sur les montagnes. À un moment nous arrivâmes sur une vaste prairie, couverte de ruines, et à bien y regarder il s'agissait de toute une ville ancienne, qui gisait là avec ses murs et ses rues (…). Puis nous dûmes guider les chevaux, le chemin descendait trop raide à travers les rochers et le gendarme tcherkesse nous pressait, car le soleil allait se coucher et le chemin était encore long. Pendant l'heure et demie qui suivit, à nouveau à cheval, nous fîmes la route fatigués et en silence, à travers champs et marais, le long des hauts rochers, et c'est ainsi, dans la faible lumière des étoiles, que nous passâmes devant le dernier tombeau, qui, avec ses lions debout sur chaque côté, n'en était que plus effrayant. Les silhouettes des rochers prenaient toutes sortes de formes, oiseaux, dragons ou toutes sortes d'animaux, mais nous les dépassâmes et cherchâmes des lumières, non pas des feux de berger, mais celles du village où nous voulions passer la nuit. Elles arrivèrent enfin, et c'est en silence et en trébuchant qu'on traversa le village endormi et qu'on alla à la gare, où notre wagon de fonction, tout éclairé, nous attendait. Le chemin du village à la gare nous a paru vraiment long ! Le matin suivant, remis de nos deux fois dix heures de cheval, nous le fîmes en juste dix minutes. Le jour suivant fut jour de repos, consacré à la toilette et à un petit déjeuner paresseux, puis on alla voir le han seldjoukide au village et quelques monuments funéraires remarquables que le chef de gare nous montra. L'après-midi, le train de la poste arriva, nous accrocha, et nous amena à Kütahya. (…)

Julien Zurbach,

Maître de conférences – École Normale Supérieure

[1] Ligne Istanbul (Haydar Paşa) – Ankara, construite à partir de 1888 ; ligne secondaire vers Konya, achevée en 1896, inaugurée par Guillaume II en 1898 lors de son voyage dans l'empire ottoman ; extension vers Bagdad à partir de 1899.

[2] Albert Gabriel, *La Cité de Midas. Topographie. Le site et les fouilles*. *Phrygie* II, Paris, de Boccard, 1952.

[3] Marie Wiegand, née Siemens, était la fille du banquier Georg von Siemens, décédé en 1901, qui avait eu un grand rôle dans l'obtention de ces concessions ferroviaires.

[4] Le pasteur allemand d'Eskişehir.

[5] Appareils de topographie et de photographie, d'après un passage ultérieur.

[6] *Wiedehopf*, huppe fasciée.

[7] « chambre » (turc).

Citer cet article comme : Julien Zurbach, à propos de Un tour en Phrygie en 1908, in : *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 02/09/2021, https://reainfo.hypotheses.org/23190.

Rechercher dans OpenEdition Search
Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search
Expression ou mot-clé
Dans tout OpenEdition
Dans Actualité des études anciennes
Rechercher